

Anthologie

Vieux déserts

Si l'adjectif *désert* apparaît fréquemment dans le langage courant, affadi et privé d'une part de sa signification originelle, le nom, en revanche, renvoie immédiatement à ces lointains arides dépourvus de vie (ou presque) et de végétation, qui contraignent êtres et créatures y séjournant à une forme de vie solitaire, recluse, ou bien nomade. Mêlé dès l'origine à l'histoire des religions monothéistes, *L'Ancien Testament* notamment, le désert n'a cessé d'apparaître comme une terre d'expérience, un lieu de confrontation avec soi-même, révélant, à ceux qu'il attire et qui le traversent ou y séjournent durablement – rêveurs, aventuriers ou quêteurs d'absolu –, ses secrets, en même temps que sa complexité, voire ses richesses, ouvrant du même coup dans l'écriture les pistes d'un imaginaire infini, actif et fécondant. PC

Maître Eckhart

Le grain de sénevé

*Des puntez berk
stîg âne werk,
vorstentlichkeit!
der wek dich treit
in eine wûste wunderlich,
dî breit, dî wît,
unmêzik lît.
dî wûste hat
noch zît noch stat,
ir wîse dî ist sunderlîch.*

*Daz wûste gût
nî vûz durch wût,
geschaffen sin
quam nî dâ hin:
us ist und weis doch nimant was.
us hî, us dâ,
us verre, us nâ,
us tîf, us hô,
us ist alsô,
daz us ist weder diz noch daz.*

Ce point est la montagne
à gravir sans agir
Intelligence !
Le chemin t'emmène
au merveilleux désert,
au large, au loin,
sans limite il s'étend.
Le désert n'a
ni lieu ni temps,
il a sa propre guise.

Ce désert est le Bien
par aucun pied foulé,
le sens créé
jamais n'y est allé :
Cela est ; mais personne ne sait quoi.
C'est ici et c'est là,
c'est loin et c'est près,
c'est profond et c'est haut,
c'est donc ainsi
que ce n'est ça ni ci. (...)

Maître Eckhart (1260-1328). In *Maître Eckhart* (Albin Michel, 1995). Trad. G. Jarczyk et P.-J. Labarrière.

François Maynard

Deserts où j'ay vécu dans un calme si doux,
Pins qui d'un si beau vert couvrés mon Hermitage,
La Cour depuis un an me separe de vous,
Mais elle ne sçaurait m'arrester d'avantage.

Le vertu la plus nette y fait des Ennemis ;
Les Palais y sont pleins d'orgueil et d'ignorance :
Je suis las d'y souffrir, et honteux d'avoir mis
Dans ma teste chenüe une vaine esperance.

Ridicule abusé, je cherche du soûtien
Au païs de la Fraude, où l'on ne trouve rien
Que des pieges dorez et des mal-heurs celebres.

Je me veux dérober aux injures du sort,
Et sous l'aimable horreur de vos belles tenebres,
Donner toute mon Ame aux pensers de la mort.

François Maynard (1582-1646).

Jean Racine

Les promenades de Port-Royal-des-Champs

Tous ces bâtiments admirables,
Ces palais partout si vantés,
Et qui sont comme cimentés
Du sang des peuples misérables,
Enfin tous ces augustes lieux
Qui semblent faire autant de dieux
De leurs maîtres superbes,
Un jour trébuchant avec eux,
Ne seront sur les herbes
Que de grands sépulcres affreux.

Mais toi, solitude féconde,
Tu n'as rien que de saints attraits,
Qui ne s'effaceront jamais
Que par l'écroulement du monde :
L'on verra l'émail de tes champs
Tant que la nuit de diamants
Sèmera l'hémisphère ;
Et tant que l'astre des saisons
Dorera sa carrière,
L'on verra l'or de tes moissons.

Jean Racine (1639-1699).

François-René de Chateaubriand

La Trappe

L'abbaye n'avait pas changé de lieu : elle était encore, comme au temps de la fondation, dans une vallée. Les collines assemblées autour d'elle la cachaient au reste de la terre. J'ai cru, en la voyant, revoir mes bois et mes étangs de Combourg le soir aux clartés alanguies du soleil. Le silence régnait : si l'on entendait du bruit, ce n'était que le son des arbres ou les murmures de quelques ruisseaux ; murmures faibles ou renflés selon la lenteur ou la rapidité du vent : on n'était pas bien certain de n'avoir pas ouï la mer. Je n'ai rencontré qu'à l'Escurial une pareille absence de vie : les chefs-d'œuvre de Raphaël se regardaient muets dans les obscures sacristies : à peine entendait-on la voix d'une femme étrangère qui passait.

Rentré dans son royaume des expiations, Rancé dressa des constitutions pour ce monde, convenables à ceux qui pleuraient. Dans le discours qui précède ces constitutions, il dit : « L'abbaye est sis dans un vallon fort solitaire, quiconque voudra y demeurer n'y doit apporter que son âme : la chair n'a que faire là-dedans. » (...)

On ne tournera jamais la tête dans le dortoir et l'on marchera avec gravité. On n'entrera jamais dans les cellules les uns des autres. On couchera sur une paillasse piquée, qui ait tout au plus un demi-pied d'épaisseur. Le traversin sera de paille longue ; le bois du lit sera fait d'ais sur des tréteaux. « C'est dans l'obscurité de leurs cellules, dit M. Charles Nodier dans ses *Méditations du cloître*, que Rancé cacha ses regrets et que cet esprit ingénieux, qui avait deviné à neuf ans les beautés d'Anacréon, embrassa à l'âge du plaisir des austérités dont notre faiblesse s'étonne. »

François-René de Chateaubriand (1768-1848). Extrait de *La vie de Rancé* (1844).

Gustave Flaubert

La tentation de saint Antoine

Oannès :

Respecte-moi ! Je suis le contemporain des origines.

J'ai habité le monde informe où sommeillaient des bêtes hermaphrodites, sous le poids d'une atmosphère opaque, dans la profondeur des ondes ténébreuses, – quand les doigts, les nageoires et les ailes étaient confondus, et que des yeux sans tête flottaient comme des mollusques, parmi des taureaux à face humaine et des serpents à pattes de chien.

Sur l'ensemble de ces êtres, Omorôca, pliée comme un cerceau, étendait son corps de femme. Mais Bélus la coupa net en deux moitiés, fit la terre avec l'une, le ciel avec l'autre ; et les deux mondes pareils se contemplant mutuellement.

Moi, la première conscience du Chaos, j'ai surgi de l'abîme pour durcir la matière, pour régler les formes ; et j'ai appris aux humains la pêche, les semailles, l'écriture et

l'histoire des Dieux.

Depuis lors, je vis dans les étangs qui restent du Déluge. Mais le désert s'agrandit autour d'eux, le vent y jette du sable, le soleil les dévore ; – et je meurs sur ma couche de limon, en regardant les étoiles à travers l'eau. J'y retourne.

Gustave Flaubert (1821-1880). Extrait de *La tentation de saint Antoine* (1874 ; 1903).

Ernest Hello

Paroles de Dieu

Mais Moïse ne va pas seulement à l'intérieur du Désert, il va aux intérieurs, aux lieux intérieurs ; Interiora, le pluriel, et, de plus, le pluriel neutre. Les lieux où il va sont profonds : l'âme creuse ; elle ne se contente pas de regarder l'intérieur du Désert, elle l'explore. Dans l'intérieur, elle découvre des intérieurs : les abîmes s'ouvrent sous les abîmes. On dirait des effondrements. Le Désert s'ouvre plus vaste qu'elle ne le savait, plus profond, plus caché, plus lointain. Des perspectives non soupçonnées se découvrent au fond de lui ; et derrière ces perspectives, voici d'autres perspectives. Le Désert se multiplie par lui-même ; ce qui était son intérieur n'est plus que son enveloppe. Vous vous êtes cru arrivé au cœur, vous ne faisiez que toucher la peau. Quand vous arriverez au cœur, le frisson vous prendra, et quand vous croirez avoir exploré le cœur, le cœur s'effondrera, et le cœur du cœur apparaîtra. (...)

Va devant toi, sans rien comprendre. Oublie mes paroles dès que tu les auras entendues, et va devant toi, au hasard, sans boussole. Si tu vois une marque faite sur le sable, prends la fuite et dis au sable du Désert : je te veux intact ! dis-moi où nul pied ne t'a touché. Regarde le sable tout seul ; que le sable soit ton Océan : Ne demande pas à l'horizon quelle est, au juste, la ligne qui sépare le sable du ciel : laisse le sable jaune et le ciel bleu s'arranger ensemble comme ils l'entendent. Ne t'inquiète de rien, ne cherche plus, marche : si tu entends craquer le sable, et rugir les lions, ne te détourne pas : marche. Si les grands oiseaux du Désert fendent de leur vol silencieux le ciel énorme, ne les regarde pas, marche. Si leur ombre noire tache le sable jaune, ne t'arrête pas pour la regarder, marche. Laisse l'ombre et laisse le ciel ; oublie le noir, oublie le bleu. Ne regarde que le sable jaune, enfonce-toi dans son cœur.

Je me suis enfoncé dans son cœur, et cependant je n'entends pas le sifflement des ténèbres.

Oublie maintenant la couleur du sable.

Maintenant écoute le silence.

J'écoute le silence, le silence fils du Désert.

Je lui dis : Qui es-tu ? Il répond dans son langage : Je suis le Verbe du Désert.

Maintenant enfonce-toi dans le silence des silences, comme tu t'es enfoncé dans le Désert des déserts.

Ernest Hello (1828-1885), écrivain et mystique chrétien. In *Paroles de Dieu - Réflexions sur quelques textes sacrés* (1899). *Extraits du commentaire du verset 1, chap. 3 de L'Exode* : « Moïse conduisait son troupeau aux intérieurs du désert et arriva à la montagne de Dieu, à la montagne d'Horeb. »

R. L. Stevenson

Le désert du Wyoming

Traverser une plaine pareille, c'est regretter aussitôt les montagnes. Je soupirais après les Collines Noires du Wyoming, où je savais que nous allions bientôt entrer, tel le baleinier qui attend le printemps.

Hélas ! le paysage y était encore pire que celui que nous venions de quitter. Nous passâmes toute la journée du dimanche et celle du lundi à nous faufiler entre ces tristes montagnes et à gravir la chaîne principale des Rocheuses, qui les vaut bien dans le genre désolé. Heure après heure, ce n'était qu'un seul et même univers de rudesse et d'hostilité qui nous poursuivait dans notre avance. Roche éboulée, falaises sinistres en forme de monuments ou de fortifications, comme tout cela était lugubre et sans grandeur ! Il faut l'avoir vu pour le croire. Pas un arbre, pas un carré de gazon, pas une seule forme rocheuse qui soit belle ou altière. Des buissons de sauge à l'infini. Des gris qui se réchauffent en bruns, des gris qui s'assombrissent jusqu'au noir : partout le même tapis de couleurs mornes et fatiguées avec, seul signe de vie ici et là, quelques antilopes en fuite. Par endroits, mais séparés par des distances incroyables, des ruisseaux qui courent dans des canyons. Si la plaine a une certaine grandeur bien à elle, il n'y a plus ici qu'étroitesse tortueuse. En dehors de leur air léger et stimulant, ces terres abandonnées de Dieu n'avaient absolument rien pour les racheter. (...)

Quand je pense comment on jeta, à marches forcées, cette ligne de chemin de fer à travers ces déserts sans eau et ces repaires de tribus sauvages : comment, moyennant douze livres, l'émigrant peut aujourd'hui passer grâce à lui de l'Atlantique aux Portes d'Or ; comment, à chaque étape de sa construction, des villes entières naquissent, rugissantes et pleines d'or, de concupiscence et de mort, qui, retournées au néant, ne sont plus maintenant que gares perdues dans le désert ; comment, dans ces endroits sans grâce, le pirate chinois à longue natte travailla à côté du bandit des frontières et de l'homme que l'Europe avait brisé ; comment ces gens-là ne se parlaient qu'en un dialecte mélangé fait des seuls jurons ou presque ; comment on y jouait, buvait, se battait et s'assassinait tels des loups ; comment le seigneur emplumé de l'endroit, héritier de toute l'Amérique, entendait alors, dans sa dernière résistance, le hurlement de ces « *méchants medecine-waggon*s » qui charriaient ses ennemis... Quant à partir de là, je me mets à songer que tout ce tumulte d'épopée fut dirigé par des messieurs en redingotes qui n'avaient rien de plus extraordinaire en tête que de vouloir s'enrichir afin de pouvoir aller un jour faire un tour à Paris, je ne puis m'empêcher de me dire que la construction de ce chemin de fer est bien la réussite par excellence de l'époque à laquelle nous vivons, qui confondit dans le même dessein toutes les races de la terre et toutes les classes de la société. Quelle autre aventure humaine, quel sujet plus vaste, plus vivant, plus varié pourrait donc s'offrir à un grand auteur soucieux d'écrire une œuvre littéraire digne de demeurer dans les mémoires ? C'est du romanesque que l'on veut ? Du contraste ? De l'héroïsme ? Mais qu'est-ce donc que le destin de Troie comparé à cela ? Hélas ! Ce n'est point de ces choses-là que l'on manque... C'est d'un Homère !

R. L. Stevenson (1850-1894), grand voyageur et écrivain. Extrait de *La route de Silverado* (1883 - trad. Robert Pépin, Payot, 1987)

Charles de Foucauld

Des collines et des dunes

Tabhaout sf. [...] || colline de couleur crème foncé, blonde ou intermédiaire entre le crème foncé et le blond, quelles que soient sa forme et son élévation, est une *tabhaout* || diffère d'*aġlan* « relief de terrain de couleur crème avec de très petits points plus foncés », [...], de *taglant* « petite colline conique (ou tronconique) isolée de couleur crème avec de très petits points plus foncés », de *tekouit* « relief de terrain pierreux de couleur assez claire (de médiocre élévation, de forme et d'étendue quelconques », d'*ėrkah* « relief de terrain rocheux de couleur foncée (de moyenne ou médiocre élévation de n'importe quelles forme et étendue) », de *teharhait* « relief de terrain pierreux de couleur assez claire et de très peu de hauteur », d'*ălous* « colline assez élevée de forme allongée ; courte chaîne de collines assez élevées de forme allongée », de *tăloust* « colline peu élevée de forme allongée ; courte chaîne de collines peu élevées de forme allongée », de *tırâf* « chaîne de hauteurs rectiligne, à crête de niveau uniforme, de relief médiocre, de longueur assez grande (dont le terrain est d'ordinaire un mélange de terre et de pierre tendre ou de pierre feuilletée) || v. *adrar*, *tadreġ*.

Charles de Foucauld (1858-1916), officier français, explorateur puis ermite et linguiste. Béatifié en 2005. Extrait du *Dictionnaire touareg-français*, in *Déserts* (Rivage poche, 2013).

Isabelle Eberhart

Lézards

C'est le commencement de l'automne, et des herbes menues poussent sous les palmiers. Dans l'ombre des vieux murs, l'air est d'une fraîcheur un peu salée. Au soleil encore chaud, des souffles de caresses passent.

Ce coin de la palmeraie d'Ounif est abandonné des fellahs. Aucun bruit n'y parvient ; on y goûte un silence bienfaisant, quelque chose comme un acheminement lent vers la non-existence souhaitée.

Je suis couchée sur le sable depuis des instants ou depuis des heures, je ne sais plus. Le moindre mouvement troublerait l'harmonie de mes sensations ténues, fugitives.

Près de moi, Loupiot, mon chien noir, un étrange griffon né et baptisé dans une caserne, partage mon immobilité. Assis, il prend des poses de cariatides pour guetter de vagues formes mouvantes, quelque part, au loin.

Le soleil tourne, glisse, oblique, sur un pan de mur où l'eau des pluies a creusé de petits sillons noirâtres.

Alors, sur la toub striée, des lézards viennent se délecter. Ils sont en face de moi, et, pendant longtemps, ils captivent mon attention.

Il y en a de tout petits, minces comme des aiguilles et d'un gris cendré, qui jouent à se poursuivre, rapides, flexibles, promenant très vite des cercles d'ombre légère sur la surface du mur.

D'autres, plus gros, bleutés, s'aplatissent et soufflent, gonflant leur ventre rugueux. Les

plus beaux s'épanouissent en teintes rares, comme de longues fleurs vénéneuses. Il y en a surtout de très gros, d'un vert d'émeraude pur, le corps tout couvert de petites pustules dorées, semblables à des yeux de libellules. Sur leur tête plate, des lignes de pourpre tracent un dessin compliqué.

Ceux-ci sont tout à la volupté de la chaleur, étalés, paresseux, la queue molle et pendante. Ils s'immobilisent ainsi, assoupis, heureux, sans tomber pourtant. Parfois leur bouche s'ouvre, comme en un bâillement sensuel. Ils semblent pleins de dédain pour l'agitation puérile des petits lézards gris qui continuent leur course circulaire, comme pris de vertige.

Tout à coup le chien les aperçoit.

Il se lève et s'approche lentement, prudemment, sans bruit. Il tend son museau velu, l'œil intrigué, l'oreille dressée.

Il s'assied devant le mur et considère avec étonnement le jeu des lézards.

Mais le soleil descend vers l'horizon et projette l'ombre déformée du chien sur la famille des bêtes paisibles.

Alors rapides, effarés, les lézards s'enfuient, disparaissant dans les fissures de la vieille muraille, dans les trous d'ombre où ils habitaient.

Le mur reste nu et doré dans le soleil plus pâle du soir...

Isabelle Eberhart (1877-1904) est une écrivaine suisse, de parents russes, française par mariage, algérienne par choix. Ce texte est extrait de *Notes de route Maroc - Algérie, Tunisie* (Fasquelle, 1908).

Camillo Sbarbaro

L'alternance de joie et de douleur
ne nous touche pas. Elle a perdu la voix
la sirène du monde, et le monde est un grand
désert.

Dans le désert
avec des yeux secs je me regarde.

Camillo Sbarbaro (1888-1967) est un poète et écrivain italien. Ce poème est tiré de *Pianissimo* (1914 - trad. Bruna Zanchi & Bernard Vargaftig, Clémence Hiver Éd. 1991).

T. E. Lawrence

L'Arabie

L'on considère souvent le désert comme une terre stérile, ouverte à qui veut l'occuper. Rien de plus faux : il n'est pas une colline, pas une vallée dans le désert qui n'ait son propriétaire reconnu, et celui-ci affirmerait bientôt contre toute agression le droit de sa famille ou de son clan. Les puits, les arbres mêmes ont des maîtres. Ces derniers permettent sans doute aux voyageurs autorisés de brûler le bois des uns ou de boire l'eau des autres librement : ils arrêteraient pourtant aussitôt quiconque voudrait les

exploiter, en tirer un bénéfice. Le désert se divise en territoires à l'intérieur desquels un communisme primitif laisse les ressources naturelles à la libre disposition de tous les amis reconnus, dans la mesure stricte où ils en ont personnellement besoin, mais pas davantage. Logiquement, ce qui était licence est devenu privilège : d'où la dureté des habitants du désert pour les étrangers sans introducteurs ni garants, puisque la sécurité commune repose sur la commune responsabilité de tous les hommes d'un même clan. Tafas, sur son propre terrain, pouvait répondre allègrement de ma sécurité.

Les vallées devenaient peu à peu plus abruptes, avec des lits propres de sable ou de gravier et, de temps à autre, quelque bloc arrondi roulé là par les crues. Les touffes de millet, d'un gris et vert reposants pour les yeux, se faisaient aussi plus nombreuses : c'est un bon combustible mais une plante sans valeur pour les troupeaux. La principale piste de pèlerinage que nous rejoignîmes par une rampe assez forte nous conduisit, au soleil couchant, en vue du hameau de Bir-el-Cheikh. Les feux pour le souper s'allumaient dans le crépuscule : nous fîmes halte, enfin, au bout de sa large rue ouverte. Tafas entra dans un des vingt misérables gourbis, chuchota quelques mots coupés de longs silences et acheta enfin de la farine. Il la pétrit avec de l'eau, en fit une galette large de huit pouces, épaisse de deux et l'enfouit dans les cendres d'un feu de broussailles fournies par une femme Subh qu'il paraissait connaître. Quand la galette fut cuite il la retira et la battit entre ses mains pour en secouer la cendre ; nous nous la partageâmes ensuite tandis qu'Abdullah allait s'acheter du tabac.

J'appris de mes compagnons que le village possédait deux puits bordés de pierre, au pied de la pente Sud, mais n'éprouvai aucun désir d'aller les voir : notre longue randonnée avait fatigué mes muscles et j'avais souffert de la chaleur dans la plaine. Je me sentais la peau racornie, les yeux brûlés par l'incandescence que j'avais affrontée pendant des heures, à regarder toujours le sable scintillant et les cailloux polis. J'avais passé les deux dernières années au Caire assis du matin au soir devant une table, ou réfléchissant au milieu du bruit, dans le bureau trop étroit pour nous tous (la tête traversée à la fois de cent pensées urgentes), sans autre exercice que l'aller-retour quotidien entre le bureau et l'hôtel. Le changement était donc subit et rude : je n'avais eu le temps de m'accoutumer ni aux coups malfaisants du soleil d'Arabie, ni à la lenteur monotone d'une allure de méhari. Nous devons faire une autre étape cette nuit et, le lendemain, un long jour de marche encore avant d'atteindre le camp de Fayçal.

T. E. Lawrence (1888-1935), dit Lawrence d'Arabie. Extrait de *Les sept piliers de la sagesse* (1926 - trad. Charles Mauron, Payot & Rivages, 2002).

Jean Giono

L'homme qui plantait des arbres

Il y a environ une quarantaine d'années, je faisais une longue course à pied, sur des hauteurs absolument inconnues des touristes, dans cette très vieille région des Alpes qui pénètre en Provence. (...) C'était, au moment où j'entrepris ma longue promenade dans ces déserts, des landes nues et monotones, vers 1200 à 1300 mètres d'altitude. Il n'y poussait que des lavandes sauvages.

Je traversais ce pays dans sa plus grande largeur et, après trois jours de marche, je me trouvais dans une désolation sans exemple. Je campais à côté d'un squelette de village abandonné. Je n'avais plus d'eau depuis la veille et il me fallait en trouver. Ces maisons agglomérées, quoiqu'en ruine, comme un vieux nid de guêpes, me firent penser qu'il avait dû y avoir là, dans le temps, une fontaine ou un puits. Il y avait bien une fontaine, mais sèche. Les cinq à six maisons, sans toiture, rongées de vent et de pluie, la petite chapelle au clocher écroulé, étaient rangées comme le sont les maisons et les chapelles dans les villages vivants, mais toute vie avait disparu.

C'était un beau jour de juin avec grand soleil, mais, sur ces terres sans abri et hautes dans le ciel, le vent soufflait avec une brutalité insupportable. Ses grondements dans les carcasses des maisons étaient ceux d'un fauve dérangé dans son repas.

Il me fallut lever le camp. À cinq heures de marche de là, je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver. C'était partout la même sécheresse, les mêmes herbes ligneuses. Il me sembla apercevoir dans le lointain une petite silhouette noire, debout. Je la pris pour le tronc d'un arbre solitaire. À tout hasard, je me dirigeai vers elle. C'était un berger. Une trentaine de moutons couchés sur la terre brûlante se reposaient près de lui.

Jean Giono (1895-1970). Extrait de *L'homme qui plantait des arbres* (Gallimard, 1996).

Henry de Montherlant

Port-Royal

LA SŒUR ANGÉLIQUE : Combien de fois ai-je dû vous interdire de vous retirer seule à votre cellule ou à la chapelle, tandis que nos sœurs sont assemblées ? Même, quand nous revenons de la récréation, vous faites en sorte que je ne sais quoi vous retarde, et vous revenez de quelques pas derrière les autres : je le remarque presque chaque jour. Pourtant vous êtes dans une communauté, et, si vous voulez vous isoler en vous-même, le silence doit y suffire. Quand on est bien à Dieu, on est solitaire partout. Mais on dirait que cette communauté vous est à charge...

LA SŒUR FRANÇOISE : Nous avons retiré de nos autels les fleurs et les plissures de linge et tant de colifichets qui encombrant les autres monastères, mais ce n'est pas assez. Je voudrais être aveugle, et sourde, et muette, et ne plus sentir avec mes narines, et ne plus toucher avec mes doigts. Quelquefois, d'ailleurs, on dirait que cela m'arrive. Quelquefois je regarde nos bâtiments, les arbres, les gazons, nos sœurs ou les femmes de charge qui vont et viennent, et j'ai les yeux ouverts et je me dis : « Rien de tout cela n'existe. Il n'existe au monde que Dieu et moi ».

Henry de Montherlant (1895-1972). Extrait de *Port-Royal* (Gallimard, 1954).

Théodore Monod

Sinistre pays. Le premier arbre – un petit acacia – est à quarante-cinq kilomètres d’ici. La terre, nettoyée, décharnée jusqu’à l’os, pulvérisée au souffle des siècles, est morte. Le vent, qui siffle sur les dunes couronnées d’une légère buée de poussière, chante un cycle révolu et le repos définitif d’un sol qui ne connaîtra plus la pluie.

Entre les rochers de grès qui s’effritent lentement, implacablement, au long des plages claires, des hommes se cramponnent à la carcasse de cette terre qui meurt : parasites malchanceux, ils ont soif, ils ont faim, piétinant dans le sable mou qui feutre et ralentit leur marche, ou trébuchant dans les cailloux, luttant sans trêve contre l’aigre vent des plaines sans limites, tout à tour transis de froid, mouillés de rosée ou grillés de soleil. Le ciel, lui, demeure l’élément mobile et changeant, l’éternelle nouveauté, la vie qui console de tant de néant. On n’est plus sur une terre sans forme, sans couleur et sans grâce, mais sous le ciel, presque dans le ciel tant l’on se sent mêlé au drame silencieux qui, chaque jour, à la fois identique et différent, se joue sur la scène de l’espace.

Lever du soleil : de légers nuages flottent sur l’horizon, sur le sable gris et la mer encore enténébrée, qui, vers l’orient, se déploient soudain en une éclatante féerie de pourpre et d’or. L’astre lui-même apparu, le monde se métamorphose : après la fête des couleurs, le gala de la lumière.

Joie pénétrante, ivresse à la fois subtile et brutale, violente et douce, torpeur divine ; on baigne, engourdi de bien-être, dans les chaudes irradiations qui stagnent, en lourdes nappes, au creux de la lune, dans l’embrasement d’un air surchauffé, palpitant au loin sur le faux horizon d’un mirage. « Loué sois-tu, Seigneur, pour notre frère le Soleil », qui saoule nos yeux de clarté et nous étourdit d’une étrange béatitude !

Mais l’idylle ne dure pas ; bientôt le baiser se fait morsure, et la caresse brûle. Ce n’est plus l’ami paisible et désirable, le compagnon discret, modéré, des ciels de France, ce n’est plus l’indulgente divinité de ce matin. Maintenant c’est l’ennemi, le dieu cruel, impitoyable, père des brasiers diaboliques, et de la soif, qui cautérise et boursoufle les chairs novices, suspend son éternelle menace sur les nuques, dessèche les gorges, parchemine et crevasse les lèvres, rend les yeux douloureux et fait aux pieds le sol insupportable, c’est lui qui calcine les terres mortes du désert et, sous la coupole métallique d’un ciel décoloré, verse l’incendie de ses rayons verticaux.

Au soir, les ombres s’allongent, la brûlure s’apaise, dans une apothéose de verts, de roses et de lilas, le gros œil de braise rougeoie pour se fermer bientôt, à l’occident, sous sa paupière de grès noir ; le ciel se recueille, il pâlit ; l’univers attend, le vent fraîchit ; brusquement, sans crépuscule, c’est la nuit.

Les cohortes étoilées s’ébranlent lentement ; la voie lactée s’écoule, tranquille, dans un poudrolement de soleils lointains et sur le chemin royal de l’écliptique, les constellations zodiacales cheminent vers un but ignoré. Le Scorpion, tout droit sur la mer, déroule le point d’interrogation de sa queue et darde son œil rouge, tout glorieux de se connaître le roi des nuits mauritaniennes, et ton vainqueur, ô cher Orion de nos hivers boréaux.

Théodore Monod (1902-2000), naturaliste, explorateur. Extrait de *Méharées* (1937 - Actes Sud, 1989).

Ella Maillart

Oasis interdites

Maintenant que nous ne craignons plus de finir dans une prison du Sinkiang, que nous avons des étapes bien repérées devant nous, et que nous savons trouver dans chaque oasis un confort de plus en plus moderne, la principale distraction consiste à spéculer sur la qualité et sur la proximité du prochain trou d'eau.

Les moustiques sont des messagers bienvenus, avant-coureurs de l'humidité ; puis dans le vent je décèle (je dis « je » car Peter est connu pour être dépourvu d'odorat) l'odeur d'œillet que dégagent des grappes de fleurs roses en forme de clochettes ; peu à peu, les roseaux des sables deviennent plus denses, et voici, à l'ombre de la terre blanchie par le sel, le trou d'eau noire. Agenouillé, chacun remplit son bol d'une eau fraîche, parfois magnésienne, puis fait boire sa bête. Nous sommes tellement habitués à boire et manger n'importe quoi, que jamais cette eau où flottent quantité d'insectes ne nous incommode ; de même, nous vivons nu-tête depuis des mois, ce qui est certainement à l'encontre des recommandations contenues dans les manuels de voyage asiatique. Puis, on emporte de l'eau dans lesalebasses fixées parmi les ballots sur le dos des ânes, mais elle deviendra vite chaude et nauséabonde.

Au cours de cette traversée de désert apparaissent des îlots de verdure où poussent des arbres bizarres : ils portent à la fois les longues lamelles des feuilles de saule et les feuilles frémissantes du peuplier. Ce sont les toghrak ou peupliers sauvages du bassin du Tarim. Mais parmi ces arbres puissants et verts pèse un silence de cimetière ; la mort est partout présente, car les troncs sont déjà submergés par le sable inéluctable dont chaque tempête augmente le niveau. Là un cri d'oiseau étonne comme une anomalie...

Un autre jour, nous avançons entre d'immenses cônes de sable immobilisés par toute une armature de racines et de branches mortes, images exactes de ce que vont devenir les arbres rencontrés la veille. J'admire une autre fois de curieuses terrasses dues à l'érosion du vent et je crois visiter des assises de temples oubliés, à peine dégagés de leurs fouilles.

Aziz ne semble guère connaître la longueur de nos étapes, et la plupart du temps, c'est avec surprise que je vois se dresser à l'horizon la grande perche qui indique la halte. Là, dans une solitaire cabane de branchage, un homme entretient du feu ; le souper, seul repas de la journée, ne nous fait plus plaisir : il fait trop chaud. Je rêve de fraises dodues que le mois de juin a fait mûrir en Europe... Ici, j'apprécie seulement le rafraîchissant k'tak que Toussoun m'offre : c'est du lait caillé solidifié qu'on transporte dans un sac d'étoffe et dont on mélange une cuillerée dans un bol d'eau.

Ella Maillart (1903-1997) est une sportive, voyageuse, écrivaine et photographe suisse. Son voyage de 6 000 km de Pékin jusqu'à Srinagar, avec Peter Fleming (grand reporter du *Times*), est raconté dans *Oasis interdites* (1937 - Payot, 2004).

Dino Buzzati

Le désert des Tartares

- Mon commandant, demanda-t-il d'une voix calme en apparence, est-ce que je puis jeter un coup d'œil au nord, voir ce qu'il y a par delà ces murs ?
- Par delà ces murs ? Je ne savais pas que vous vous intéressiez aux panoramas, répondit le commandant.
- Rien qu'un coup d'œil, mon commandant, par simple curiosité. J'ai entendu dire qu'il y a un désert et, moi, des déserts je n'en ai jamais vu.
- Ça ne vaut pas la peine, lieutenant. Un paysage monotone, vraiment rien de beau. Croyez-moi, n'y pensez pas !

Dino Buzzati (1906-1972) est un journaliste, peintre et écrivain italien. Extrait de *Le désert des Tartares* (1940 - trad. Michel Arnaud, R. Laffont, 1949).

André Frénaud

Revenu du désert

à Jean Lescure

Revenu du désert,
me tenant agrippé
au bord du renouveau
et voici,
du repos qui console
à ma joie débordée,
que scintille frileux,
ô matin, ô bonté,
la dentelle et les fleurs,
Noël aubépine blancheur,
mon amour.

Le sourire de la plénitude
secrète comme la colombe,
seules des caresses furtives
avec les mains de la neige.
Venez, nous irons nous marier
dans un pays plus clair.

Mais toujours à merci
du néant qui m'entraîne
à chercher sous l'écaille
ce qu'il faut pour nourrir

à l'étal de ma vie
 cette angoisse,
 je retourne au désert,
 emportant avec moi
 le sel noir de tes larmes,
 la tendresse entrouverte,
 Noël, aubépine, blancheur.

André Frénaud (1907-1993). Poème extrait de *Les Rois mages* (Gallimard, 1977).

Jacques Arthaud

Grand Nord

Tout à coup je pris conscience de notre isolement. Nous étions dans deux petites cabanes perdues au milieu de ce désert blanc, dans le silence du vent qui hurle. Je percevais brusquement un vide étrange. Sans qu'un souvenir précis vînt à ma pensée, j'avais l'impression d'avoir déjà éprouvé cette sensation : aussi paradoxal que cela puisse paraître, j'éprouvais le même sentiment d'abandon, qu'à Hong-Kong, dans la mêlée tourbillonnante des marchés chinois.

Tous les gestes d'Aslak Siri étaient mesurés, calculés. Il connaissait tellement bien sa petite maison ! Quoiqu'il fit pratiquement nuit maintenant dans la hutte, il se leva, tendit un bras et prit le tabac dans la poche de sa veste, à l'endroit précis où il savait que sa femme l'avait accrochée pour la faire sécher. Il déchira un morceau de son gros rouleau de papier à cigarettes et le glissa entre ses doigts. On entendit crisser sa boîte de tabac paraffinée lorsqu'il l'ouvrit.

Il s'était assis dans la seule partie de la maison où il y eût encore un peu de lumière, devant la fenêtre ; mais il faisait tellement sombre que je devinais ses gestes plus que je ne les voyais. Lentement, pendant près de cinq minutes, il roula le tabac dans son papier. J'étais subjugué par l'adresse de ses gros doigts gourds, et sa minutie. Il avait allumé sa cigarette avec un tison ; je la voyais luire chaque fois qu'il en tirait une bouffée.

Je me sentais terriblement seul, et pas très rassuré. Après tout, je les connaissais bien peu. J'avais rencontré Aslak à la fête du mariage d'Inga Eïra et nous avions sympathisé. Il s'était certainement moqué du mauvais norvégien que je parlais ; on s'était revu à Kautokeino et chez son camarade Soki ; là, je lui avais dit que je cherchais une place de gardien de rennes pour faire la migration ; il s'était alors entretenu en lapon avec ses camarades, puis tous avaient ri ; et la question était restée sans réponse.

Jacques Arthaud (1932-2014). Extrait de *Derniers nomades du Grand Nord* (Arthaud, 1956).

J.M.G. Le Clézio

Désert

Saguiet el Hamra, hiver 1909-1910

Ils sont apparus, comme dans un rêve, au sommet de la dune, à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient. Lentement ils sont descendus dans la vallée, en suivant la piste presque invisible. En tête de la caravane, il y avait les hommes, enveloppés dans leurs manteaux de laine, leurs visages masqués par le voile bleu. Avec eux marchaient deux ou trois dromadaires, puis les chèvres et les moutons harcelés par les jeunes garçons. Les femmes fermaient la marche. C'étaient des silhouettes alourdies, encombrées par les lourds manteaux, et la peau de leurs bras et de leurs fronts semblait encore plus sombre dans les voiles d'indigo.

Ils marchaient sans bruit dans le sable, lentement, sans regarder où ils allaient. Le vent soufflait continûment, le vent du désert, chaud le jour, froid la nuit. Le sable fuyait autour d'eux, entre les pattes des chameaux, fouettait le visage des femmes qui rabattaient la toile bleue sur leurs yeux. Les jeunes enfants couraient, les bébés pleuraient, enroulés dans la toile bleue sur le dos de leur mère. Les chameaux grommelaient, éternuaient. Personne ne savait où on allait.

Le soleil était encore haut dans le ciel nu, le vent emportait les bruits et les odeurs. La sueur coulait lentement sur le visage des voyageurs, et leur peau sombre avait pris le reflet de l'indigo, sur leurs joues, sur leurs bras, le long de leurs jambes. Les tatouages bleus sur le front des femmes brillaient comme des scarabées. Les yeux noirs, pareils à des gouttes de métal, regardaient à peine l'étendue de sable, cherchaient la trace de la piste entre les vagues des dunes.

Il n'y avait rien d'autre sur la terre, rien, ni personne. Ils étaient nés du désert, aucun autre chemin ne pouvait les conduire. Ils ne disaient rien. Ils ne voulaient rien. Le vent passait sur eux, à travers eux, comme s'il n'y avait personne sur les dunes. Ils marchaient depuis la première aube, sans s'arrêter, la fatigue et la soif les enveloppaient comme une gangue. La sécheresse avait durci leurs lèvres et leur langue. La faim les rongeaient. Ils n'auraient pas pu parler. Ils étaient devenus, depuis si longtemps, muets comme le désert, pleins de lumière quand le soleil brûle au centre du ciel vide, et glacés de la nuit aux étoiles figées.

Ils continuaient à descendre lentement la pente vers le fond de la vallée, en zigzaguant quand le sable s'éboulait sous leurs pieds. Les hommes choisissaient sans regarder l'endroit où leurs pieds allaient se poser. C'était comme s'ils cheminaient sur des traces invisibles qui les conduisaient vers l'autre bout de la solitude, vers la nuit. Un seul d'entre eux portait un fusil, une carabine à pierre au long canon de bronze noirci. Il la portait sur sa poitrine, serrée entre ses deux bras, le canon dirigé vers le haut comme la hampe d'un drapeau. Ses frères marchaient à côté de lui, enveloppés dans leurs manteaux, un peu courbés en avant sous le poids de leurs fardeaux. Sous leurs manteaux, leurs habits bleus étaient en lambeaux, déchirés par les épines, usés par le sable. Derrière le troupeau exténué, Nour, le fils de l'homme au fusil, marchait devant sa mère et ses sœurs. Son visage était sombre, noirci par le soleil, mais ses yeux brillaient, et la lumière de son regard était presque surnaturelle.

Ils étaient les hommes et les femmes du sable, du vent, de la lumière, de la nuit. Ils étaient apparus, comme dans un rêve, en haut d'une dune, comme s'ils étaient nés du ciel sans nuages, et qu'ils avaient dans leurs membres la dureté de l'espace. Ils portaient avec eux la faim, la soif qui fait saigner les lèvres, le silence dur où luit le soleil, les nuits froides, la lueur de la Voie lactée, la lune ; ils avaient avec eux leur ombre géante au coucher du soleil, les vagues de sable vierge que leurs orteils écartés touchaient, l'horizon inaccessible. Ils avaient surtout la lumière de leur regard, qui brillait si clairement dans la sclérotique de leurs yeux.

J.M.G. Le Clézio (1940). Extrait de *Désert* (Gallimard, 1980).

André Ughetto

Paroles d'Apollon à la Sibylle de Cumes

1

« Tu vivras autant d'années
que tu peux prendre
de grains de sable dans ta main »

Au stade presque ultime du minéral
juste avant la poussière
le sable irrite la pensée
mordille le visage
en ses miroirs éteints
se dissipent nos traces

4

« Chaque grain aura valeur de monde,
leurs foules assemblées auront figures diverses »

D'une saisie instantanée
Voici naître une estampe
Jardin pierre dressée
une esquisse
un chemin ménagé
au flanc brumeux de la montagne
que gravissent fourmis ses nombreux pèlerins

André Ughetto (1942) est poète, critique et traducteur. Il anime la revue *Phoenix*. Extrait *Les Rues de la forêt belle* (Le Taillis Pré, 2004).

Pascal Quignard

Sur deux sangliers vivant dans les forêts et sur le bord des étangs

Deux ermites furent admis par l'abbé Rancé dans les bois qui enserraient la Trappe. Rancé les autorisa à bâtir leurs ermitages, à condition que ce fût le plus loin possible l'un de l'autre. L'un s'enfonça très avant dans la forêt. L'autre élut le coin des étangs. Le premier d'entre eux s'appelait Nocey. Monsieur de Nocey était un ancien oratorien. C'est lui qui avait sa hutte de feuillages le plus profondément enfouie dans la forêt, sous le couvert. Il n'était pas possible qu'on l'y découvrit. Il fut si vrai ermite qu'on ne sait rien de lui et que personne ne le vit mourir. Rancé a écrit simplement : « Il pourrit comme un sanglier dans sa bauge ».

Celui des étangs s'appelait Étienne Lyon. Monsieur Étienne Lyon était un ancien épiciier de Paris. Il avait tenu une boutique à Paris dans le quartier des Halles. Il s'était enrichi de façon exceptionnelle tant son commerce était florissant. Devenu veuf, il pria Monsieur Gourdan de lui faire rencontrer Monsieur de Rancé. Ils se virent dix minutes pour ne plus s'entretenir jamais. Ce fut Rancé qui le baptisa : « Vous serez désormais Frère Théonas. C'est dans ce nom que vous mourrez ». C'est entretien eut lieu en 1695. Monsieur Lyon, devenu frère Théonas au bout de quelques minutes, commença une vie « semi-érémitique » dans une cabane qui faisait face aux étangs, à six cents mètres à peu près du monastère. « Semi érémitique » parce que Rancé lui avait fait droit de venir assister à la messe chaque jour. Bien sûr il ne lui était pas permis de parler à aucun frère à l'intérieur de l'enceinte. Il arrivait en dernier dans le sanctuaire, restait dans le froid, debout, près de la porte, droit dans l'épaisseur du mur, sans s'appuyer à lui. Et il repartait quand le dernier chant s'élevait.

Un jour, pourtant, alors que l'étang était glacé et qu'un frère était venu dans le bois pour voir s'il pouvait survivre sans feu et sans couverture dans sa cabane, il fit signe qu'il ne voulait rien mais il ouvrit la bouche. Ses lèvres se couvrirent d'une épaisse brume blanche. Il dit :

– Demandez au Père qu'il me pardonne pour ce dont je veux faire l'aveu. Je reconnais qu'il y a un danger auquel le froid expose l'ermite. Il y a une ivresse du froid. Priez pour moi.

C'est la seule chose que frère Théonas ait dite et que Rancé ait consignée comme un avertissement utile aux frères, qui justifiait que Monsieur Étienne Lyon eût brisé son silence.

La prière, la lecture, la brume, l'étang, l'ascèse sombre, le bois, le froid, sont comme une bauge pour le sanglier devenu solitaire.

Pascal Quignard (1948). Extrait de *Sur l'idée d'une communauté de solitaires* (Arléa, 2015).

Hawad

ḪḶ:ḪḶḪ ḪCḶḪḶ-ḶḪḶ
 ḪḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶ
 Ḷ ḶḶḶḶḶ: Ḷ Ḷ:ḶḶḶ
 ḶḶḶḶḶḶ:ḶḶḶ ḶḶḶ-ḶḶḶḶḶ:ḶḶḶ Ḷ ḶḶḶ
 E ḶḶ:ḶḶḶ ḶḶḶ:ḶḶḶḶḶḶḶ-ḶḶḶḶḶ
 ḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶḶ
 ḶḶḶḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶ:
 Ḷ ḶḶḶḶḶḶḶḶ Ḷ ḶḶḶḶḶḶḶḶ:
 ḶḶ ḶḶḶ: ḶḶḶḶḶ
 ḶḶḶḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶḶ

E ḶḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶ
 ḶḶḶḶḶḶḶ Ḷ ḶḶḶḶḶḶḶḶ
 ḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶḶḶ Ḷ ḶḶḶḶḶḶḶḶ
 E ḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶ ḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶ
 Ḷ ḶḶḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶḶ
 ḶḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶ
 ḶḶḶḶḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶ
 ḶḶḶḶḶḶḶḶḶ ḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶ
 ḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶ
 Ḷ ḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶḶ

Même nos sourds
 savent écouter
 le chagrin du faon
 sevré des mamelles de sa mère
 Et même nos bègues
 quand ils le désirent
 savent chanter
 le gémissement de la colombe
 à laquelle Vénus
 a ravi son amour

Et nous savons tresser
 les épines du jujubier
 sur les rameaux de l'olivier
 et les confier à la huppe
 pour une reine de Sabat
 ou un Salomon
 souverain du vent et des génies
 Ce n'est pas pour conquérir
 leur protection
 mais pour en faire des pairs
 de nos grimaces

Traduit du touareg par Hawad et Hélène Claudot-Hawad

Hawad (1950-) est un poète et peintre touareg, originaire de l'Aïr, nord d'Agadez. Poème extrait de *Buveurs de braises* (trad. Hélène Claudot et l'auteur, M.E.E.T., 1995).

Kim Stanley Robinson

Mars la Rouge

Le soleil toucha l'horizon, et les crêtes des dunes furent estompées par les plages d'ombre. Le petit soleil-bouton déclina sous la ligne noire de l'occident. À présent, le ciel était un dôme marron piqueté de lointains nuages d'un vert silène. Les étoiles apparaissaient de toutes parts, et c'est alors que le ciel devint d'un violet intense, répondant aux coloris des dunes. Nadia et Ann eurent soudain l'impression que des croissants de crépuscule s'étaient répandus sur la plaine noire. Nadia éprouva comme la caresse d'une brise au long de son échine. Elle pénétra sa peau, picota ses joues. Devant tant de beauté, on pouvait frissonner, comme dans l'acte sexuel. Mais cette beauté était tellement étrange, *étrangère*. Jamais encore elle ne l'avait perçue comme en cet instant, jamais encore elle ne l'avait *sentie*. Elle comprenait maintenant qu'elle avait vécu un peu comme si la Sibérie était devenue plus humaine, dans un spectacle analogique à l'échelle d'un monde. Elle avait tout accepté, mais dans les termes du passé. Et à présent, elle était là, sous un ciel violet, à la surface d'un océan noir pétrifié, et tout était nouveau, étrange, sans comparaison possible avec tout ce qu'elle avait jamais connu.

Tout à coup, le passé s'effritait dans sa tête et elle tournait en rond comme une petite fille qui cherchait à s'étourdir. La pesanteur la pénétrait par tous les pores de sa peau, et elle ne se sentait plus aussi vide qu'avant. Bien au contraire, elle était solide, compacte, équilibrée. Elle était comme un roc pensant qui pivotait de plus en plus vite sur sa base. (...)

Ensuite, les choses lui apparurent comme différentes. Bien sûr, elle savait que ça se passait en elle, qu'elle avait désormais un autre regard. Mais le paysage participait à cette sensation, il alimentait cette nouvelle attention qu'elle portait au monde extérieur. Le lendemain, ils quittèrent les dunes noires pour pénétrer dans ce que ses compagnons appelaient un *terrain laminé*. Une région de sable plat qui, en hiver, était recouverte par la jupe de givre de gaz carbonique de la calotte polaire. On était au milieu de l'été et le paysage était entièrement composé de lignes sinueuses. Ils passèrent de vastes plages de sable jaune cernées de longs plateaux curvilignes dont les rebords étaient en degrés ou en terrasses, lamifiés grossièrement ou en finesse, pareils à du bois poli. Ils n'avaient jamais rien rencontré de semblable et ils passaient leurs matinées à prélever des échantillons, à extraire des carottes minérales. Ils se dispersaient et couraient en un étrange ballet martien bondissant, se lançaient des commentaires jubilatoires. Et Nadia était aussi excitée qu'eux.

Kim Stanley Robinson (1952) est un auteur américain de science-fiction. Extrait de *Mars la Rouge* (1994 - trad. Michel Demuth et Dominique Haas, Pocket Science-fiction, 1994).

Bruno Grégoire

Pleine lune

Sahara la nuit, *Sahara*
comme infuse le thé amer sous la lune,
comme on dresse des béquilles pour se taire,
soutenir l'antique drap d'étoiles recousu
quand la ville basse, louvoyante
tord ses murs frôlés d'yeux et d'ombres.

Je me suis étendu dehors, ça s'éveille
à perte de vue, de mémoire
derrière la maison maussade et ses fenêtres
aux barreaux blancs écartés –
j'épie la caravane dont on murmure
qu'elle aurait eu raison du désert et des hommes.

Mon amour l'araignée recluse loin des lampes, l'insomnie
et les mouches, les mouches dans leurs camisoles de cendre,
sans pouvoir un jour déchiffrer
l'intime offense en toute beauté impérissable.

Les coqs n'ont cessé la nuit entière de hurler
en même temps qu'un chat longeaient lent, lent l'orée du jardin,

découvrant ses mâchoires où luisait une mante
religieuse.

Le vent ne retombait plus.

Agadez, 1986

Bruno Grégoire (1960) est poète et photographe. Poème extrait de *L'usure l'étoile* (Obsidiane, 1998)